

## 1. NOEL AU BALCON

Vont-ils m'appeler ce soir ? C'est bien peu probable ! Ce Noël blanc me porterait-il chance ? C'est tellement rare d'avoir à la fois Noël et la neige ! Mais je me fais mal en rêvant l'impossible ! J'aimerais tant qu'ils mettent de côté leur rancœur, qu'ils décrochent le téléphone et qu'enfin, ils me parlent !

Mais ils ne feront pas ! Ils ont décidé de m'ignorer. Je le sais. Je connais trop leur entêtement, leur cruauté...

Ainsi, ce soir, pour la première fois de ma vie, je passerai un réveillon tout seul, loin de ma famille, en tête à tête avec mon chat et ma musique...

Louis Chaumier se tient immobile devant la grande baie vitrée du salon. Son regard flou traverse les hauts peupliers de l'allée, gagnée par la pénombre. Son attention se laisse absorber par les somptueux entrelacements d'une longue fugue de Bach .

La ville s'endort sous la neige. De lourds flocons portés par le vent de la côte sont tombés en silence tout l'après midi. Les rues sont blanches et silencieuses. Une pétarade de mobylette parvient, étouffée, à travers le double vitrage et s'insinue comme un contre point insolite dans le jeu du clavecin . Un couple de merles noirs joue les acrobates entre les barreaux du balcon puis agressent sans raison les trois brins de lierre argentés d'un pot abandonné. .

Une odeur de civet monte des étages inférieurs . Sans doute les Revaud... qui cuisinent rituellement un lapin chaque jour de fête ! Les relents acides s'infiltrent sous le seuil de la porte. Louis refreine une moue d'écœurement.

Aussi loin que je me souviens, se prend-il à songer, je n'ai jamais passé de Noël heureux !

Je me souviens... à l'âge de sept ans ... mes parents m'avaient inscrit en internat privé. Les pensionnaires assuraient le service religieux à la Collégiale. Le matin, nous chantions des polyphonies de la Renaissance pour édifier les fidèles. Le midi, à défaut de dinde, nous mangions un épais boudin noir... Nous ne partions en vacances qu'après Vêpres... à la fumée des cierges. A la maison, maman bouchonnait déjà la nappe au sol. Au pied du sapin de Noël, mon cadeau m'attendait. Je faisais semblant de m'émerveiller...

Je me souviens du froid au réveil, dans l'immense dortoir, les matins de décembre. Les élèves pilaient menue la glace dans les lavabos, tassaient les débris dans les gants de toilette transformés pour l'occasion en gants de boxe et se les balançaient en criant « Joyeux Noël ! » Le vieux surveillant, à la voix rauque, à l'haleine fétide, surgissait de sa turne en hurlant ! Encore tout dégoulinant de sommeil, il trébuchait parmi les polochons jonchant le carrelage. Il tentait de mater les rebelles. D'une main, il distribuait des claques et de l'autre, il reboutonnait à la hâte son velours rappé. Moi, planqué dans un coin pour éviter les coups, je me recroquevais sous la morsure du froid et de la solitude. Je désertais la scène. Je devenais soliste d'une symphonie magique. Mon cœur se réchauffait un peu...

J'adorais chanter. Les mélodies sublimes que nous interprétions a capella, et qui pourtant contribuaient à mon exil, me transportaient dans un monde de douces rêveries acidulées.

Très tôt, j'ai compris que la vie ne s'annonçait pas pour moi comme une partie de plaisir. Très tôt, j'ai décidé de ne jamais désespérer, quoi qu'il puisse m'arriver. La musique serait mon refuge dans l'adversité et mon allié dans la lutte pour la vie. Cette résolution m'a sauvé.

Je n'ai jamais compris pourquoi mes parents m'ont forcé si jeune à quitter la maison. J'étais le seul garçon. Nous habitions en pleine campagne. Sans doute voulaient-ils confier à des personnes « de référence » le soin de forger mon caractère et de m'instruire, avec le souhait qu'un jour je reprenne la ferme et que je fasse honneur à la famille....

Monique et Colette, les jumelles, elles, ont échappé à la pension. Ils n'ont jamais rien attendu d'elles. Ils les ont toujours laissées libres de faire ce qu'elles voulaient.

Je me souviens d'un seul Noël heureux en famille. J'étais, à cette époque en classe enfantine. Je passais cet hiver là dans le Perche, chez grand mère. Mes parents m'avaient envoyé début décembre chez elle, comme ils

disaient, « *pour un changement d'air...* ». Grand père venait de décéder d'un cancer de la prostate, rebaptisé « mauvaise grippe ». En fait, ils avaient décidé de me « prêter » quelques semaines à grand mère pour « se faire bien voir », des fois qu'elle aurait la bonne idée de distribuer du meuble...

J'ai toujours beaucoup aimé grand mère. La famille n'allait pas souvent la voir. Papa ne s'entendait pas avec elle. Ils ne se parlaient plus depuis une éternité. Je n'ai jamais pu savoir si c'était par rancœur ou par habitude ...

Je me souviens très bien de ce séjour... J'allais à l'école du village... une classe unique. La maîtresse était une très grosse femme adorable. Nous passions notre temps à chanter des comptines. Je me demande aujourd'hui si elle est encore en vie... C'était quelques jours avant Noël. Elle nous avait emmenés dans un petit bois proche du village. Elle nous avait autorisés à décorer sur pied le grand sapin de la clairière... On s'est écorché les genoux en grim pant dans les branches. Je revois la silhouette du sapin, tremblante de guirlandes, illuminée de bougies de cire rouge... Le froid était féérique... ! Nos chants enrroués montaient dans la nuit... J'étais tombé amoureux fou de la fille du docteur du village... la petite Ophélie... Nos mains gantées étaient réunies pour la ronde autour de l'arbre... Je sentais la chaleur de la vie... Un sentiment délicat que je n'ai jamais retrouvé m'exaltait.

Et puis, grand mère et moi, nous avons passé le réveillon de Noël en tête à tête.. Elle m' avait préparé une pleine corbeille de beignets parfumés à la fleur d'oranger... On a bu du vin chaud à la cannelle... Elle m'a lu des histoires... « La petite fille aux allumettes »... .. « A ta santé le loup »... Elle m'a chanté des berceuses ... Le feu crépitait dans la cheminée... J'ai ouvert mon cadeau au pied du sapin : un petit xylophone bleu, au carillon de cristal, que j'ai toujours gardé avec moi... C'était la fête ! Je me sentais aimé et c'était délicieux !

Un grondement lointain fait vibrer le vitrage du salon. Le train de 21h 45h passe sous les fenêtres du salon. Le monstre d'acier glisse entre les immeubles et projette ses lumières striées sur les pivoin es de la tapisserie .

Comment ai-je pu m'habituer à un tel fracas ! Quand j'ai signé le bail, l'agent immobilier s'était bien gardé de me signaler la nuisance ! J'ai cru devenir fou quand j'ai découvert que les trains passaient huit à dix fois par jour devant la Résidence ! Et puis, je m'y suis fait... On s'habitue à tout ! Du problème, j'ai fait un jeu ! J'ai appris à scruter les petites différences : le timbre de la sonnerie du passage à niveau qui fluctue selon la direction du vent et de l'épaisseur de la brume... les coups de freins crissant avant ou

après le claquement de l'aiguillage selon les conducteurs... les retards d'horaires en fonction des travaux sur les voies... Ainsi, ces longs serpents, qui passent et qui repassent devant ma fenêtre, sont-ils devenus les compagnons bruyants de ma solitude.

J'ai appris aussi à décrypter les ombres fugaces s'agitant derrière les vitres embuées : l'étudiant qui revient de Paris en compulsant ses manuels de maths... la vieille dame qui laisse son caniche lécher les vitres... le contrôleur qui fait des gestes agressifs aux jeunes à casquettes... Tous ces personnages, je joue à les mettre longuement en scène, à les transfigurer, dans des opéras fantastiques et changeants...

Il faut dire que j'ai tout mon temps pour observer et jouer ! Je me suis bien fait avoir par mon directeur ! J'ai cédé bêtement à son harcèlement. Ce poste d'agent comptable ne me passionnait guère mais c'était un bon job qui me faisait vivre confortablement ! Pourquoi ai-je accepté de recopier la lettre de démission qu'il me tendait ? Je me culpabilisais d'avoir mal au poignet et de m'absenter trop souvent ! Il me proposait une « pause »... « un point d'orgue » pour réfléchir et me réorienter ! Quelle bêtise j'ai faite là !

C'est le lendemain de la dissolution du Gaec que j'ai senti les premières douleurs au poignet droit. Pour le comptable que j'étais, le problème était invalidant ! Il m'arrivait aussi de ressentir, sans raison apparente, des vertiges qui me faisaient vaciller. Mais de ce second symptôme, je n'en ai parlé à personne. Seul, le premier me préoccupait, car il touchait directement à mon travail.

Alors, j'ai eu droit à toutes les analyses : radio... échographie ... doppler IRM... ! Rien d'un point de vue médical ! Même mon chat, Noé, a été accusé ! Ce pouvait être « *la griffe du chat* » ! Pauvre Noé ! En fait, c'est le psychiatre qui a trouvé la nature de mon mal : « *Mon bon Monsieur... la crampe de l'écrivain !* »

Je me doutais bien que c'était un truc psy. J'avais remarqué que la douleur s'amplifiait quand j'approchais la main de l'ordinateur, face à mes comptes, mais qu'elle disparaissait quand je jouais du piano ! C'est comme si je retrouvais subitement ma liberté ! Lire une partition de Mozart était un remède infailible. Je n'ai jamais autant joué de sonates que depuis que je me suis arrêté de travailler !

Et puis, je me cachais à moi-même que le problème n'était pas nouveau : j'avais senti la même douleur, l'année de mes treize ans, juste après la scène du chien.

C'est à cette époque que j'ai pris la décision de n' être jamais agriculteur.

Ah ! Cette scène du chien ! Je revois les images comme si c'était hier...Elles sont inscrites, indélébiles , dans ma tête !

C'était un jour de vacances, en fin d' après midi. J'aidais papa à raboter la paille avec le petit tracteur pour vider les déjections de la stabu. Ce jour là, papa avait un coup dans le nez ! Il était très nerveux. J'avais fini de charger le plateau. Papa a branché la souffleuse pour dépouiller les bottes, de quoi faire une litière aux génisses. Furet, mon petit fox terrier s'était introduit dans la stabu, par la porte restée entrouverte. Il lui était évidemment interdit d'entrer dans ce lieu. Papa détestait ce chien que j'avais trouvé dans une chasse et qui me suivait partout . Il le traitait tout le temps de « *sale chiennée* ».Un jour, il m'a dit : « *Il a une tête de renard ton bâtard, je vais le fusiller !* » . Et il s'amusait souvent à lui donner des coups de pieds par derrière, comme ça... gratuitement... C'est à cette époque que j'ai commencé à réaliser que la cruauté de papa n'était pas normale.

Papa était en train de me crier dessus - parce que je n'avancais pas assez vite dans mon travail- quand il a découvert Furet. Il a fait un bond dans sa direction. Il a cherché à le piquer avec sa fourche. Furet a esquivé en jappant mais il est tombé dans la trappe. Je n'ai pas entendu ses cris, mais j'ai seulement perçu le ralentissement de la soufflerie. J'ai vu alors que la paille projetée était rouge. J'ai compris et j'ai hurlé. Papa m'a ordonné de continuer le travail, en se moquant : « *Qui qu't'as tei, petiot ? Cha qu'a tombé,c'est comme cha !* », a-t-il patoisé et il a ajouté en clair : « *T'en verras bien d'autres dans la vie !* » .

Le lendemain, terrifié, profondément meurtri, j'ai décidé deux choses : primo, que je n'aurais jamais plus de chien ; secondo, que je ne prendrais jamais la suite de la ferme. Et c'était sans regret .

Certes, j'adorais la nature, le chant des tourterelles, le bruissement du vent dans les saules, le glissement furtif des rivières ... Mais je m'étais toujours un peu étonné et culpabilisé à la fois de ne guère éprouver de pulsions agricoles... Mon rapport à la nature était plus sensible que pratique.

Papa se moquait souvent de mon prix de poésie à l'école. « *Venez , que j'vous présente le grand poète* » lançait-il, narquois, aux voisins rigolards, rassemblés pour la corvée d'ensilage. Plantée derrière son maître, raide, immobile, impassible, maman ne battait pas le moindre cil pour me protéger des quolibets. Moi, je dissolvais leurs murmures dans des formules incantatoires. Je commençais à découvrir le pouvoir merveilleux des mots. Et ça marchait, je me sentais mieux !

Ce même lendemain, j'ai enterré le collier de Furet, secrètement, dans le jardin. Les voix du Requiem de Fauré accompagnaient mes gestes. Le cœur serré, j'ai chanté intérieurement le « Pie Jesu » comme un dernier cadeau pour mon ami.

Son fond cruel, papa le tenait de son propre père. Je n'ai jamais compris comment ce grand père, ouvrier agricole, misérable et rustre, avait réussi, juste après son service militaire, à épouser la fille unique d'un riche propriétaire du Perche. Sans doute, parce qu'il l'avait mise enceinte... Grand mère a souffert toute sa vie de cette mésalliance et n'a pu empêcher que la tare du père ne se transmette au fils. Moi, d'instinct, j'ai refusé le relais. J'ai choisi la sensibilité contre la dureté. Papa me l'a fait payer très cher !

Deux ans avant l'épisode du chien, je me souviens d'une première alerte. Papa avait accepté de prendre un stagiaire envoyé par la Maison Familiale des Genets. Il connaissait bien le Directeur. Il le fournissait en calva « hors d'âge ». Ce jour là, le stagiaire passait les billes de bois à papa qui les plaçait sous la casseuse. En fait, papa n'avait pas fixé la chaîne aux points de sécurité. Le cordon a sauté, a frappé le stagiaire à la tête et a rebondi à plus de dix mètres de là ! Le choc a été terrible ! Ensanglanté, le stagiaire est tombé dans le coma. Il a pu s'en sortir, mais avec des séquelles. Avant de le secourir, papa avait eu le sang froid incroyable d'aller chercher une pince à l'atelier, avait pris le temps de sectionner la chaîne pour faire croire à une rupture accidentelle ! J'étais le témoin gênant de son acte. Le regard menaçant qu'il me jetait forçait naturellement mon silence ! J'ai réalisé par la suite que mon témoignage l'aurait envoyé en prison. Mais ce jour là, en fait, je n'avais pas vraiment pris la mesure de son acte.

En revanche, le jour de l'histoire du chien, j'ai complètement réalisé et j'ai clairement fait mon choix dans ma tête d'enfant : non, je ne deviendrais jamais agriculteur ! C'est alors que j'ai ressenti pour la première fois cette contracture dans le poignet. Je n'en ai parlé à personne. Tous les matins, après la traite, avant de prendre le car de ramassage, je frottais secrètement mon bras avec des feuilles de « doche ». Ça me faisait du bien. La douleur s'évanouissait peu à peu, se transformait en fourmillement agréable...

A travers le carreau, Louis Chaumier reconnaît l'écureuil apprivoisé de l'allée, perché sur la cabine téléphonique et qui, malicieusement, secoue la neige comme un appel. Sacrifiant à l'habitude, en résident complice, Louis ouvre la fenêtre et lance une grosse noisette d'Espagne sur le sol... L'animal s'en empare, martèle la coquille de ses dents expertes avec un bruit sec de castagnettes, extrait la friandise, puis, furtivement, disparaît dans la nuit...

Quand je pense à quel point le père avait horreur de la neige ! Il la trouvait tellement inutile ! Les anciens espéraient la neige dans les champs pour protéger l'avoine et le blé du gel. Pour mon père qui s'était très vite mis au maïs, la neige n'était qu'une gêne pour la progression des tracteurs. Je me souviens du Noël de ma seizième année. Comme pour souiller la fine pellicule de neige qui était tombée l'après-midi, il passa son réveillon à promener la tonne dans les champs et à semer du lisier au projecteur. Et quand il rentra le soir vers minuit, il jeta au pied du sapin, en ricanant, un tout petit écureuil mort de froid, enveloppé dans le papier journal de son litron. *« Hé la mère, v'la ti pas un cadeau pour les gosses ? Maman nous a dit d'aller nous coucher. Elle a bu une bière avec lui.*

Ma crampe de l'écrivain a éclaté le lendemain de la dissolution du Gaec. Je me suis bien fait avoir avec ce Gaec !

Quand Papa a compris que je ne prendrais jamais la succession, il ne m'a pratiquement plus adressé la parole. Toutes ces années de silence ! J'aime le silence quand il sépare deux notes. Mais celui-là n'avait plus rien d'une attente. C'est long de vivre le silence quand il s'annonce définitif !

Mes études marchaient tant bien que mal. Je rêvais de faire musicologie mais je ne me suis autorisé qu'à préparer qu'un bac technique. De toute façon, il me manquait une pratique musicale pour suivre la voie rêvée .

Je revenais tous les week-ends à la maison, mais le père m'ignorait complètement. A cette époque, grâce à des artifices comptables que j'ai découverts par la suite, il déclarait un revenu dérisoire aux impôts. J'ai obtenu sans difficulté une bourse d'études pour faire des études supérieures. En fait, papa, jusqu'à mes vingt ans, plaçait d'autorité cet argent à la caisse d'épargne sur un compte à mon nom dont il avait la procuration. Je n'osais pas utiliser cet argent. J'étais obligé de faire des petits boulots au noir pour payer mes études universitaires. Curieusement, j'ai toujours très mal vécu de ne pas pouvoir communiquer avec mon père. J'aurais voulu le changer. Je cherchais comment me rapprocher de lui. Il me fascinait quelque part.

Parfois, dans ma tête, je me surprénais à imiter ses « coups de gueules » pour voir comment ça faisait d'être méchant...

Presque tous les dimanches, je continuais d'aller à la ferme « leur » dire bonjour. Je n'emmenais jamais les « rares » copines qui daignaient s'intéresser à moi. Je n'avais pas envie d'entendre des allusions aux « pièces rapportées ». On me gardait à manger. On regardait la télé sans rien se dire. On parlait parfois des jumelles, quand elles avaient téléphoné. Le père commentait leur aisance, leur enrichissement...

Curieusement, au fil des années, j'observais qu'il changeait un peu, se bonifiait... L'aisance financière était venue avec son élevage hors sol d'Holstein. Il en était fier et honteux à la fois. Mais, c'est vrai qu'il se détendait. Ses activités municipales le socialisaient. Faut dire que mon père a toujours été très bien vu à l'extérieur. « *Un gars honnête et très travailleur* », disait-on de lui dans la commune.

Il savait bien que j'avais de l'argent « de côté » qui fructifiait à la banque. J'avais constitué un petit capital avec le pécule des bourses et les économies de mes premiers emplois. Je ne dépensais presque rien car je sortais très peu. Je m'étais acheté un magnifique Pleyel et je me payais des cours privés de piano...J'ai progressé très rapidement. En quelques mois, j'ai réussi à déchiffrer et interpréter le Petit Livre d'Anna Magdalena Bach. Et puis surtout, je me suis mis à écrire des chansons pour enfants, sans doute pour les enfants que je n'aurais jamais...

Ma vie s'est transformée peu à peu. J'étais enfin dans mon élément. Pouvoir réunir musique et poésie dans mes chansons était un vrai bonheur ! Je prenais garde de ne montrer à personne mes compositions. J'avais trop peur des réactions !

C'est bien la première fois que je prends le risque de sortir de l'ombre en participant à un concours. Je me demande si ma chanson est parvenue à destination ! Le jury a-t-il pris la peine de l'écouter ? Se sont-ils moqués, comme le faisait papa et ses compères les soirs d'ensilage ?

Surtout, ne pas rater l'heure de l'émission !

Et puis le père est brutalement sorti de son silence. Il y a trois ans, un dimanche de galette des rois, juste après la météo, sans prévenir, il a proposé de créer un Gaec avec moi. « *Eh toi, - quand j'étais enfant, il ne m'appelait jamais par mon prénom- j'ai quec' chose à t' dire !* » Il venait d'être élu adjoint au maire et voulait faire moderne. « *Qu'est-ce ti penses d'un Gaec, toi ?* » Sous le choc de sa parole revenue, décontenancé par cette offre incongrue, j'ai bégayé que je réfléchirais...



J'étais partagé . Je n'avais pas envie de me remettre dans un métier que j'exécrais. Mais, je voyais là un moyen inespéré de me rapprocher de lui.

Au café, sentant que j'hésitais, le père est revenu à la charge. « *Tu gardes ton métier... Tu t'occup'ras seul'ment des comptes et de l'élevage de moutons le week-end...* ». J'ai craqué, j'ai dit oui ! Il a hoché la tête, sans commentaires. J'ai cru à un rapprochement.

J'ai compris depuis qu'il n'était intéressé que par ma compétence de comptable et encore plus par le capital que j'avais accepté d'apporter à l'entreprise .

Le système a fonctionné trois ans, jusqu' en octobre dernier. Il savait qu'il ne pouvait pas tricher sur les comptes, mais j'ai découvert qu'il vendait des agneaux en cachette à des étrangers de la Zup pour la fête du Mouton : il inventait qu'ils étaient morts pendant la semaine... de maladies ou d'accidents... ou qu'ils avaient été volés.. J'ai découvert la supercherie par hasard. Croyant que j'étais au courant du trafic, un marocain, un jour, m'a remis une enveloppe avec du liquide... d'un air entendu pour que je remette ça « *à Monsieur Chaumier* »... J'ai tout compris.

Je suis allé voir le père. Maman était là , immobile, comme à l'habitude. Pour la première fois de ma vie, j'ai littéralement éclaté, j'ai dit rageusement tout le mal que je pensais d'eux. Ce fut houleux de mon côté et plutôt bizarre du leur. Papa s'est mis à grogner et à curer ses oreilles. Maman s'est mise à balayer la cuisine en se déplaçant sur le côté, comme un crabe.. Ils n' aimaient pas ça du tout ! Je voyais bien qu' ils ne savaient comment me faire face ! Ils ne m'avaient jamais vu dans cet état ni entendu parler dans ce registre de voix! Moi, ça m'a terriblement soulagé de me mettre en colère, sauf que j'ai pris mal au poignet le lendemain...

J'ai contacté sur le champ le notaire pour me retirer du Gaec et le dissoudre. Le père a très mal pris l'affaire et la famille élargie encore pis ! C'est comme ça qu'on ne me parle plus depuis trois mois et que je suis devenu le pestiféré de la famille.

La semaine suivante, c'est Sylvianne qui m'a quitté, après six mois de fréquentation.

Je ne sais pas garder les femmes. Elles ont toujours fini par me lâcher. Toujours de la même façon. Elles me disent toutes la même chose. Que je suis trop réservé. Que je suis un « *faux marrant* », que je ne prends pas assez d'initiatives avec elles. Que je suis vite ennuyeux ... A aucune, je n'ai pris le risque de jouer mes partitions favorites. Aucune n'a eu le privilège de découvrir cette petite musique intérieure que je porte en moi.

Sylvianne semblait différente. En fait, elle aussi, quelque part, était « intéressée ». Quand je suis sorti du Gaec, j'ai eu le malheur de lui rapporter la menace de mon père, pas vaine du tout, de me déshériter. Sylvianne m'a plaqué, sans rien me dire, emportant avec elle le secret d'un prêt de 30000 francs, octroyé sans reçu pour l'achat d'une Twingo et qu'elle n'avait sans doute jamais eu l'intention de me rembourser.

Ce n'est pas avec ma mère que je pouvais apprendre à exprimer mes sentiments ! Maman a toujours été pour moi une énigme. Je n'ai jamais réussi à comprendre quel être se cachait derrière son apparence ! Je n'arrive même pas à réfléchir à son sujet. Cette femme m'empêche de penser !

Je sais très peu de choses sur elle. Je sais qu'elle n'a jamais connu ses parents. Elle a été élevée dans une famille d'accueil du Mortainais qui lui a appris le silence en lui tapant dessus. Je n'ai jamais vu chez elle le moindre geste de tendresse, je ne l'ai jamais entendue prononcer le moindre mot affectueux. Sauf en direction de ses veaux, à qui elle roucoule d'étranges syllabes, en leur caressant l'échine... Mais pour nous, rien. Elle a eu trois enfants qu'elle a élevés comme elle élevait ses animaux. Nous n'avons manqué ni de paille ni de grain. Je suis sûr qu'elle se prenait pour la meilleure mère du monde et des environs. Elle préparait trois repas à l'avance. Elle servait chaque repas à heure fixe, sinon papa repartait travailler dans les champs et on ne le revoyait plus de la journée. Parfois, elle nous demandait de lui frotter le dos avec un gant de crin... J'avais horreur de ça !

Le plus curieux c'est que Colette et Monique ne semblent pas avoir souffert de la situation. Elles ont fait leur vie, apparemment sans problème. Elles ont traversé cette ambiance bizarre sans être touchées. Elles ont toujours eu plein de copines à l'extérieur. Colette, « l'aînée des jumelles », comme on disait dans la famille, était la préférée de papa. Elle a épousé un riche céréalier du Maine. Productiviste à outrance, ennemi mortel des antimondialistes, celui-ci passe son temps, aujourd'hui, à racheter des terres... Colette tient son secrétariat, bénévolement, sans salaire déclaré... Monique, elle, la préférée de maman, a déniché très tôt, par petites annonces, un percepneur à Metz, plein aux as. Aujourd'hui, elle ne travaille pas, elle anime des ateliers de poterie dans son village...

Maman était très exigeante sur la qualité du gîte, du couvert et de la vêtue qu'elle nous offrait. C'était l'essentiel pour elle, c'était sans doute sa façon de nous aimer. Je préfère le supposer. Je n'ai jamais manqué de rien, sauf de tout. Indifférente, insensible, elle laissait papa jouer son jeu cruel avec moi, sans rien dire, se contentant de gommer ses excès.

Je me souviens , j'avais cinq ans, papa voulait me frapper avec une lanière, en me traitant de « *bon à rien* ». Elle l'a arrêté d'un geste ferme et d'une parole cinglante : « *Ici, jamais ça* ». J'ai échappé à l'avoinée. Pour elle , compte tenu de son histoire, l'essentiel, était d'être bien nourri et de ne pas être battu. Les mots n'avaient aucune importance pour elle. Les cruautés verbales de papa, elle ne les entendait même pas. Un jour , elle l'a laissé dire sans broncher, que j'avais été fait dans le mauvais sang d'une fausse couche !

Je n'ai jamais su comment toucher maman et je n'ai jamais su parler aux femmes. Passée la phase où je me force à être enjoué, je redeviens réservé et sérieux. Les filles comprennent vite, elles me fuient et vont rire ailleurs. Elles ne prennent pas le temps de découvrir ma sensibilité et mes quelques qualités.

C'est comme ça que je me retrouve célibataire à 45 ans avec la fâcheuse impression de n'être intéressant pour personne...

La famille m'en veut à mort. Je n'ai plus de nouvelles depuis trois mois. Ils ne signeront pas de moratoire avec moi ! Je sais que Colette et Monique sont montées en Normandie avec leur petite famille pour recevoir les cadeaux de Noël. Il n'y a pas de petits profits ! Elles non plus ne se sont pas manifestées. Elles ont pris parti, sans chercher à comprendre. Elles m'ont toujours dit qu'avec les parents j'exagérais et que c'était moi qui fabriquait les problèmes ! Seul mon filleul Kévin m'a appelé sur le portable d'un copain pour me souhaiter un bon Noël.

Je me suis trouvé nez à nez avec maman, la semaine dernière, sur la place du Marché. Elle a détourné ostensiblement la tête.

Papa, lui, parade dans la presse. Au conseil municipal de novembre , il a demandé que le maire prononce un arrêté interdisant les « rave party » sur le territoire de la commune. Il s'est vanté d'avoir creusé une tranchée pour empêcher l'accès à un terrain plat, « *au cas où...* ». Je suis sûr que sa déclaration, selon laquelle « *les ravers sont des dévastateurs* », me visait, car j'avais défendu les teufeurs dans une de nos dernières conversations dominicales...

(On entend une sonnerie de téléphone)

Louis Chaumier sursaute et se précipite.

- « *Allo ? ...Oui ? Oui ! Non ... il n'est pas avec moi...Je pense qu'il est dehors... Pourquoi ?... Ah bon ?...Je pense aussi que vous feriez mieux*

*de descendre votre sac à la cave plutôt que de l'entreposer sur le palier... vous prenez des risques...S'il vous plait, vous pourriez rester polis avec moi...surtout un soir de réveillon... »*

Ils ont raccroché ! Où est passé Noé ? Ah, il est sur le balcon !  
« *Entre... ! Vilain petit canard... Sais-tu que tu me crées des ennuis avec les voisins... Viens, nous allons fêter le réveillon ensemble... »*

(Nouvelle sonnerie du téléphone).

Agacé, Louis Chaumier décroche le combiné.

Ah ! Ils insistent ! Que les voisins ne comptent pas sur moi pour sermonner Noé, mon compagnon fidèle ! Il a tous les droits... Et ce soir, en plus, c'est un anniversaire !

Il y a trois ans , un 24 décembre , je suis descendu déposer les poubelles à la cave. Je fustigeais contre la concierge qui n'avait pas fait son travail. Les sacs éventrés débordaient dans le container à ordures et je devais tremper les mains dans le graillon de la semaine pour faire tenir mon sac en équilibre. C'est alors que j'ai entendu une sorte de couinement... J'ai prêté l'oreille et dans la lumière sombre de la cave , j'ai vu remuer quelque chose au dessus d'un sac éventré. J'ai écarté des papiers gras et j'ai découvert une boule de laine dégoulinante de ketchup... C'était Noé, sauvé des immondices...D'où venait il ? Qui l'avait déposé là ? Depuis, nous sommes devenus inséparables...

Allez, Noé ! Ce soir, je t'offre le foie gras destiné à mon ancien collègue de travail, qui a décommandé la soirée à la dernière minute en prétextant une gastro ! ●

Je me souviens d'une autre soirée ratée, à la ferme de mes parents. J'avais 18 ans . Mes parents ne voulaient pas fêter mon anniversaire car , un oncle , le frère de papa, était décédé. Je suis passé outre. J'ai préparé une fête, clandestinement, dans le hangar de la Maison Abandonnée. J'avais acheté des orangeades, des biscuits et quelques bières... J'avais lancé six invitations : à des camarades de lycée, à des copains de la commune, à une voisine...J'ai tassé le bois dans un coin, poussé la charrue, balayé la terre battue, disposé les boissons sur une planche, installé le magnétophone à pile... J'ai attendu, longuement : personne n'est venu. A minuit, j'ai balancé les bières et les biscuits dans la mare. Les carpes ont dû se régaler.

Ce soir là, le cœur en rage j'ai écouté en boucle les cassettes de Brassens et de Brel que j'avais apportées. Je me suis calmé avec une overdose de chanson française !.

Allez, Noé, ce soir , on fait la fête ! D'abord je te joue ma chanson, celle que j'ai envoyée pour le concours, et je te sers le foie gras...Au fait , l'heure des Etoiles de Noël approche...

Louis Chaumier appuie sur le bouton de la télé... Pour l'instant, que des paillettes... que des flonflons...Il règle le son au plus bas et laisse filer l'image pour attendre l'heure.

Puis il ouvre le vide ordure et balance la boîte vide. Il sourit et s'attarde : un duo étouffé monte de l'orifice .. Il peut suivre la conversation par ce canal insolite. Radio « Voisinage » ! Il écoute le couple infernal du dessus qui se chamaille :

- « *Je te dis qu'avant, il y avait plus de neige...* »

- « *Mais non, c'est une illusion de l'âge adulte .. D'ailleurs...* »

Louis Chaumier claque le couvercle et s'assied au piano. Il relève la sourdine et commence à jouer « forte » la partition calligraphiée posée sur le pupitre. Les doigts courent sur les touches d'ivoire... La joie surgit , fidèle au rendez-vous...

La voix de ténor de Louis Chaumier monte, chaude et puissante dans l'appartement...

*« Tous les enfants de l'école Blanche Neige  
réclament un sapin pour fêter Noël.  
La maîtresse les emmène dans le bois  
En longue farandole dans la neige et le froid... »*

Avec la détente d'un félin, Noé saute sur le rebord du piano et s'installe sur le pull de laine, disposé toujours là pour lui, juste à côté du petit xylophone. Il écoute en ronronnant la musique qu'il connaît bien...Le foie gras l'a comblé... La musique le berce...Les yeux verts amusés fixent le chanteur...

On entend tambouriner au plafond et, à l'étage au dessus, une fenêtre vient de s'ouvrir . On entend un juron. Une bouteille atterrit sur le balcon et éclate comme une bombe devant la porte fenêtre.

« *Ah les enfoirés* », rugit Louis Chaumier, en se précipitant, en bras de chemise, sur le balcon.

Un brusque et intense vertige casse son élan. Il s'agrippe aux brins de lierre. Le pot tombe et ses débris rejoignent ceux de la bouteille. Le froid est vif car le vent a tourné.

Un sentiment de solitude extrême saisit Louis, le même que ressentait p'tit Louis, giflé par les gants de glace dans le dortoir de l'internat...

Des frissons le secouent. Il se sent très mal...

Les voisins du dessus ont éteint la lumière, pour tromper l'ennemi. Les brutes ! Les lâches !

L'envie de pleurer gonfle ses paupières. Il pleure, il sanglote , bêtement...pour si peu...

La nuit est noire. Le silence est total. Le froid gagne le corps de p'tit Louis qui tremble. Un froid calme sa souffrance. Ne rien sentir ... rester là ... immobile... attendre ...tenir bon...trouver dans la tête une musique qui sauve...

Noé, inquiet, miaule et se frotte contre le pantalon de son maître étendu sur le sol.

Dans le salon, un mince filet de musique s'échappe de l'écran de télé et rampe vers le balcon. Un chœur d'enfants chante :

*... réclament un sapin pour fêter Noël*

*La maîtresse les emmène dans le bois...*

Louis Chaumier a entendu la musique et redressé la tête...

Auteur : Claude Michel

## ***Louis Chaumier , grand lauréat du concours de la chanson de Noël***

*Chaque année, lors de la soirée du 24 décembre, dans le cadre de son émission « Les Etoiles de Noël », France 3 organise le grand Concours de la chanson de Noël.*

*Le principe est simple : les auteurs –compositeurs amateurs doivent envoyer l' enregistrement d'une chanson originale de Noël pour enfants. Le jury ,composés de quelques grands noms de la chanson, décerne un unique prix la semaine qui précède Noël.*

*L'heureux lauréat ne connaît sa victoire qu'en découvrant sa chanson interprétée en direct par une maîtrise d'enfants le soir de Noël.*

*Cette année le prix a été décerné à Louis Chaumier, résidant dans notre ville et comptable de son métier.*

*Nous sommes heureux que le prix national soit attribué à quelqu'un de notre région .*

*Nous lui souhaitons aussi un prompt rétablissement : Louis Chaumier a en effet été hospitalisé pour cause de pneumonie le soir même où sa chanson a été sélectionnée.*

*Voici le texte de sa chanson:*

*Auteur :*

## *La légende du sapin blanc*

*Tous les enfants de l'école Blanche Neige  
réclament un sapin pour fêter Noël (bis)  
La maîtresse les emmène dans le bois  
En longue farandole dans la neige et le froid*

*Noël, Noël, Noël, Noël !*

*La petite Ophélie à la jolie frimousse  
Découvrit le sapin tapi au creux des mousses (bis)  
Le plus grand, il s'appelait Bertrand  
Avait tiré la scie de la caisse à outils.*

*Soudain le sapin blanc secoua sa ramure  
Et se mit à verser de grosses larmes émues (bis)  
Et la cime d'une voix de cristal  
Se pencha pour leur dire : « vous allez me faire mal ! »*

*Les enfants effrayés se cachèrent dans la neige  
Mais bientôt applaudirent : « Miracle, c'est Noël ! » (bis)  
Ils ont pris leurs guirlandes dorées  
Et ils ont décoré le sapin sans l'arracher.*

*On dit que le sapin poussa si haut ses branches  
Qu'il finit par toucher un coin du firmament. (bis)  
Qu'en décembre les étoiles du ciel  
Descendent s'accrocher au bel arbre de Noël .*

*Tous les enfants de l'Ecole Blanche Neige  
Réclamaient un sapin pour fêter Noël (bis)  
La maîtresse les mena dans le bois  
En longue farandole dans la neige et le froid.*